

Par-delà Barbapapa : imaginaires urbains de l'écologie qui vient

Joëlle Salomon Cavin
Céline Granjou

Chapitre du livre :

Salomon Cavin, J., & Granjou, C. (dir.) 2021. *Quand l'écologie s'urbanise*.
Grenoble : UGA Éditions.

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/ugaeditions/26524>>.

© UGA Éditions, 2021

À l'origine du colloque « Quand l'écologie entre en ville » dont est issu cet ouvrage, nous espérons recueillir des contributions qui nous parleraient des imaginaires, des représentations et « modèles » de la ville dans la science écologique, et ce, aussi bien dans une perspective historique qu'actuelle. Nous avons cependant renoncé à organiser un tel panel sur les imaginaires, car aucune contribution ne s'y consacrait explicitement.

Cet axe de réflexion sur l'imaginaire urbain dans les approches de l'écologie scientifique nous paraît pourtant particulièrement important et encore largement sous exploré.

Au terme de cet ouvrage, nous voudrions donc revenir à cette question des imaginaires, dans le cadre d'un retour réflexif sur le cheminement collectif effectué à l'occasion de ce travail d'écriture. Nous esquissons dans les lignes qui suivent une tentative de caractérisation des imaginaires de l'écologie urbaine qui ressortent des contributions, avant de revenir *in fine* sur la manière dont ces imaginaires nous incitent à dépasser l'idée d'une ville mal-aimée opposée à la nature – idée que nous illustrons grâce aux aventures de Barbapapa. Nous souhaitons suggérer par la même occasion la manière dont cet ouvrage collectif s'inscrit dans les lignes, plurielles et fragmentées, d'un projet d'écologie urbaine qui participe à un mouvement de « décolonisation » de nos rapports à la nature urbaine. Alors que l'environnementalisme a souvent pu être conçu et pratiqué à la manière d'une « politique de la pureté » (Shotwell, 2016), il s'agit ici d'accompagner le développement de l'urbanisation de l'écologie en tant qu'elle porte une posture réflexive sur notre situation de compromission inéluctable dans un monde transformé par l'être humain. Par décolonisation, nous entendons ainsi une prise de distance d'avec la quête de contrôle et de purification qui marque souvent nos rapports avec les plantes invasives, les animaux nuisibles ou l'esthétique urbaine (quête matérialisée par des modes de gestion faisant la part belle aux pratiques de désinfestation, de nettoyage ou de translocation des organismes indésirables), pour privilégier au contraire des formes de soin et de « culture » de la biodiversité urbaine dans toutes ses facettes, sans sélection, hiérarchisation et exclusion. Ce projet collectif veut s'inscrire dans une critique d'une biopolitique

classique du vivant en ville déployant un ensemble de critères savants et normés de ce qui serait à conserver, à contempler, à trouver « beau » ou « bon » – et à l'inverse à nettoyer, chasser ou éradiquer.

Des imaginaires urbains en écologie aux imaginaires de l'écologie urbaine

Il convient d'abord de définir ce que l'on entend par « imaginaire ». Nous nous appuyons ici successivement sur deux approches possibles de l'imaginaire à partir des travaux – sensiblement différents – du géographe Bernard Debarbieux dans ce paragraphe, et de la sociologue des sciences Sheila Jasanoff dans le paragraphe suivant.

Trois figures de la ville dans les imaginaires urbains de l'écologie

Bernard Debarbieux, suivant Taylor (2002), nomme imaginaire social un arrière-plan des schèmes de pensée et d'action partagés par un collectif¹. L'imaginaire n'y est pas conçu comme contrepoint au réel, mais bien comme une clé de lecture du réel (Debardieux, 2015) : c'est un domaine en fonction duquel les membres d'un collectif forgent implicitement ou explicitement leur compréhension du réel et les modalités de leur pratique. La ville participe plus spécifiquement de ce que Debarbieux désigne comme imaginaire social de l'espace, soit un espace instituant au sens où il constitue une composante fondamentale de l'univers symbolique d'un collectif. Cette définition n'est pas spécifiquement dédiée à la question de la production scientifique, mais on peut supposer qu'elle peut s'y adapter si l'on considère l'appartenance disciplinaire de chercheurs en tant qu'elle est constitutive d'un collectif. Cela étant posé, Debarbieux n'en accorde pas moins

1. Pour Taylor, l'imaginaire fait référence à l'ensemble des compréhensions partagées, souvent implicites, d'une population et de leurs pratiques communes.

une part d'autonomie et d'invention à « l'imagination » individuelle tout en soulignant également qu'« un imaginaire partagé vient stabiliser l'activité imaginante des individus et l'orienter en retour » (p. 19) – ce que l'on peut également reconnaître aisément pour le chercheur. En suivant son analyse, on pourrait se référer à un imaginaire urbain de l'écologie comme désignant la compréhension partagée et souvent implicite de la ville par les écologues, une conception sous-jacente de la ville en fonction de laquelle ils « lisent » la réalité qu'ils observent et orientent leurs pratiques de production des savoirs.

Partant de cette définition-là, nous avons recherché dans les contributions les différentes manières dont la ville est abordée et identifiée par les écologues qui ont contribué à cet ouvrage, en particulier les quatre écologues ayant participé à la table-ronde. À partir de celles-ci, différentes figures-types de la ville en écologie ont été esquissées. Ces figures sont archétypales au sens où elles désignent, en les exagérant, les thèmes récurrents qui apparaissent selon des formulations diverses dans leurs propos. Cette archétypisation permet de faire ressortir, en les simplifiant parfois, les conceptions sous-jacentes de la ville et les référentiels urbains dans les discours des écologues (Gaberell & Salomon Cavin, 2016). De cette analyse, trois figures principales ont émergé : toutes trois suggèrent combien les imaginaires de la ville développés par les écologues urbains actuellement rompent avec l'image traditionnelle de la ville hostile à la nature, tout comme avec l'idée de la ville comme « impensé » du travail écologique, tel qu'évoqué en introduction de cet ouvrage.

Première figure : la reconnexion

La première figure, celle de la reconnexion, est double. La ville constitue tout d'abord un lieu de reconnexion des humains avec la nature. Philippe Clerc souligne ainsi que « Si on veut éduquer les gens à la nature, il faut pouvoir le faire en ville, à côté de chez eux, sur le pas de leur porte ». La ville, lieu de concentration de population, mais aussi, désormais, lieu de nature reconnu, apparaît ainsi comme place par excellence pour reconnecter

l'humain avec « l'expérience de nature » (Prevot, Cheval, Raymond & Cosquer, 2018). Cette expérience peut d'ailleurs être plus ou moins positive comme dans le cas des fourmis invasives étudiées par Cléo Bertelsmeier qui ont envahi un cimetière et ses abords.

Cette figure de la reconnexion est à relier à différents concepts par ailleurs développés dans l'ouvrage comme celui « d'éducation à l'attention », qui vise à rendre visible et apprendre à voir autrement la nature (Gabillet, Arpin & Prévot) par exemple chez les jardiniers de la ville de Grenoble ; l'éducation à l'attention participe plus généralement du mouvement des « sciences participatives », où les citoyens deviennent producteurs des données naturalistes. Dans une direction voisine, Sandrine Glatron et ses coauteurs proposent de repenser les rapports de nos sociétés au monde à travers une nouvelle « diplomatie » de la cohabitation homme/nature, expression inspirée par les travaux de Baptiste Morizot (Morizot, 2016).

Mais la reconnexion est aussi celle d'une ville où les écologues reconnectent leurs pratiques scientifiques avec les citoyens et les gestionnaires urbains. Comme l'avait déjà démontré avec beaucoup d'humour Richard Mabey herborisant sur les trottoirs londoniens (1973), faire du terrain en ville implique tout simplement de rencontrer du monde, de travailler en étant observé ; une situation qui appelle souvent explications. Plus qu'ailleurs, les écologues doivent se rendre disponibles aux questions, parfois rassurer sur leurs pratiques – Vont-ils tuer les papillons qu'ils attrapent (Audrey Marco et coll.) ? Pourquoi restent-ils accroupis le front collé à un mur (Philippe Clerc) ? – et instaurer un dialogue qui pourra permettre, par exemple, de convaincre de laisser s'installer une colonie de chauves-souris (Philippe Christe). Philippe Clerc apprécie le milieu urbain justement en raison de ces rencontres :

J'aime donc également beaucoup travailler dans les milieux urbains. Parfois même je préfère parce qu'on a beaucoup plus de contact avec les gens : les gens viennent vers nous et nous demandent ce qu'on fait.

La signification du travail écologique, devenu « public », est ainsi interpellée par cette confrontation au citoyen, par exemple

lorsque les propriétaires de jardins privés demandent à quoi vont leur servir les analyses de biodiversité menées par Marine Levé. Selon cette dernière, cette reconnexion pourrait aboutir à une redéfinition du travail écologique *avec* le citoyen.

Finalement, c'est avec le gestionnaire urbain que l'écologie devra interagir (Pascal Martin). La reconnexion est aussi celle des scientifiques avec les professionnels de la ville, urbanistes, architectes, avec lesquels il faudra tenter de dialoguer pour écologiser les projets.

Deuxième figure : le laboratoire à ciel ouvert

La deuxième figure est celle de la ville comme laboratoire à ciel ouvert. La ville s'y dessine comme un lieu d'expérimentation et de compréhension des mécanismes écologiques et également de l'impact des changements climatiques sur les écosystèmes.

Cette dernière figure correspond à l'expression qu'a utilisée à plusieurs reprises durant la table ronde le spécialiste de lichens, Philippe Clerc :

Ces villes sont des véritables laboratoires à ciel ouvert en fait. On a des phénomènes de micro-évolutions qui se produisent en ville qui sont tout à fait spectaculaires, ceci sur quelques générations d'individus, d'espèces [...] La ville actuellement est un laboratoire à ciel ouvert pour comprendre comment les espèces s'adaptent, par exemple à la chaleur.

Cette figure du laboratoire à ciel ouvert concerne ainsi tout particulièrement la question du changement climatique. Pour des écologues comme Beat Oertli ou Pascal Martin, l'îlot de chaleur urbain fonctionne comme une préfiguration des adaptations à prévoir pour des espèces localisées ailleurs qu'en ville :

Dans l'anticipation des phénomènes climatiques, la ville est un superbe laboratoire pour apprécier ce vers quoi nous allons à l'échelle globale. Il y a plusieurs degrés de température en plus toute l'année, moins de précipitations, moins d'eau disponible dans les sols. Fondamentalement, cela préfigure les conditions de demain (Pascal Martin).

Finalement, à mi-chemin entre la figure 1 et la figure 2, la ville apparaît le lieu par excellence où tester *in vivo* les interactions entre les humains et leur environnement, comme le souligne Cléo Bertelsmeier :

Étudier seulement les processus à une échelle globale c'est une chose, mais ensuite avoir un système où on peut vraiment observer concrètement comment ces espèces s'établissent, quels sont les impacts et quelle est l'interaction avec les gens qui perçoivent ces impacts, c'est très intéressant et là on a vraiment un système devant la porte.

Troisième figure : l'écosystème nouveau

La dernière figure est inspirée de l'expression anglaise « *novel ecosystem* » popularisée par Richard Hobbs (Hobbs et coll., 2006). En ville se développent une flore et une faune spécifiques, différentes de celle que l'on trouve ailleurs, et qui coévolue en étroite relation avec l'humain et l'environnement qu'il façonne. Dans cette même idée d'une « autre nature » d'origine anthropique, Ingo Kowarik parle de « *second nature* » (Kowarik, 2013) pour qualifier un espace réensauvagé dans la ville, comme l'ancienne gare de triage du Südgelände au sud de Berlin (Fig. 1) – exemple de friche auquel s'est également intéressé Matthew Gandy dans son documentaire *Natura urbana* (2017).

Par contraste avec l'idée d'une ville sans nature où seules subsistent des formes dégradées de nature, cette figure de la ville fait la part belle à la naturalité urbaine : celle-ci est alors d'autant plus stimulante pour certains écologues qu'elle demeure en grande partie à découvrir dans ses processus spécifiques et qu'elle remettrait en cause les théories écologiques « classiques » (Collins et coll., 2000). Audrey Marco et ses collègues soulignent combien la ville, en l'occurrence celle de Marseille, a « complètement bouleversé les référentiels de nature jusqu'alors mobilisés par les écologues dans l'étude des systèmes écologiques ». Ils reconnaissent que les espaces de nature aménagés (parcs, jardins, espaces renaturés, etc.), mais aussi ceux qui apparaissent spontanément suite à des bouleversements humains « participent

aussi à l'émergence d'écosystèmes nouveaux : phytocénoses et zoocénoses recomposées voire inédites » (Audrey Marco et coll.).



Figure 1. La forêt du Südgelände sur une ancienne gare de triage à Berlin.

© J. Salomon Cavin, 2018

Dans cette figure du nouvel écosystème, l'idée que la ville constitue un nouveau front pionnier pour la recherche, ouvrant à de nouvelles découvertes à venir, est extrêmement prégnante. Des espèces, connues dans d'autres milieux, sont à redécouvrir dans leur interaction avec la ville et ses contraintes, par exemple en lien avec la pollution :

Les lichens sont des organismes extraordinairement plastiques phénotypiquement parlant, ce qui fait que la pression environnementale de la ville, tout à fait particulière, provoque des modifications dans leur morphologie, et c'est vrai qu'on n'a plus la morphologie classique qu'on connaît bien de l'espèce qui se développe en montagne, en campagne, hors des zones de pollution (Philippe Clerc).

Mentionné par Nathalie Blanc, le champ de recherche émergent que constitue l'écologie urbaine de l'évolution (Rivkin et coll., 2018) illustre particulièrement bien la prégnance de cette figure de la ville en écologie, à travers l'idée d'un écosystème urbain

en constante transformation, où humains et non humains coévoluent à un rythme qui met à mal la temporalité de l'évolution telle que décrite par Darwin (Schilthuizen, 2019), suscitant des processus d'adaptation, d'apprentissage et d'évolution des populations et des espèces sur quelques années ou décennies seulement.

Ces trois figures-types sont à concevoir comme des figures imaginaires émergentes de la ville dans l'écologie scientifique. Elles ne correspondent pas à une typologie cloisonnée de « profils » scientifiques, mais cohabitent plutôt dans les récits des écologues qui ont participé à cet ouvrage de diverses manières et à des degrés divers. Par ailleurs, cette typologie des figures de la ville est évidemment loin d'avoir épuisé le sujet. Nos lectures des publications en écologie scientifique en suggèrent bien d'autres ; les plus évidentes étant celle de la ville refuge pour certaines espèces (Hall et coll., 2017) ou de la ville haut lieu de la conservation (Planchuelo et coll., 2019 ; Soanes & Lentini, 2019) sans parler de la ville durable (Wu, 2014).

Trois visions du futur pour l'écologie urbaine

Si l'approche géographique permet de caractériser les visions de la ville à l'œuvre dans l'écologie urbaine, elle ne fait pas véritablement le lien entre ces imaginaires spatiaux disciplinaires et les pratiques des écologues, liées aux visions qu'ils ont du progrès de leur discipline – entre imaginaire spatial et travail de production de connaissances. C'est pourquoi nous proposons également de nous inspirer des imaginaires sociotechniques définis par Sheila Jasanoff afin d'explorer les liens entre imaginaires de la ville et imaginaires de la science à l'œuvre dans les formes d'écologie urbaine développées par les contributions.

Jasanoff et Kim définissent les imaginaires sociotechniques comme des « *visions of desirable futures [...] attainable through, and supportive of, advances in science and technology* » (Jasanoff & Kim, 2015, p. 4). Ces imaginaires « *encode visions of what is attainable through science and technology and how life ought, or ought not, to be lived* » (*ibid.*). Les imaginaires sociotechniques

sont associés aux « *modernity's grand aspirations and adventures with Science and Technology* » (*ibid.*, p. 6). Ces imaginaires, précisent les auteurs, sont collectifs (ils ne sont pas liés à une seule personne), mais pas nécessairement nationaux – contrairement à leur caractérisation initiale par Jasanoff. Les imaginaires de l'écologie urbaine peuvent alors se définir comme les visions des futurs urbains atteignables *par*, et participant *à*, certains avancements de l'écologie urbaine.

Alors que la définition de Debarbieux permet d'identifier les grandes figures de l'imaginaire de la ville en écologie – dessinant une grille implicite de lecture de la réalité urbaine en tant qu'elle est abordée par les travaux des écologues – celle de Jasanoff et Kim permet de caractériser une pluralité d'imaginaires de l'écologie urbaine, au sens de visions d'une ville future associées à des visions du futur souhaitable du champ disciplinaire.

Dans cette dernière section, nous nous inspirons de la définition de Jasanoff pour esquisser, à partir des contributions à l'ouvrage, les visions des grandes orientations de l'écologie urbaine – comme champ scientifique et comme champ d'expertise et de conseil à destination de la gestion de la ville future – qui sont à l'œuvre dans les contributions. On pourrait dire, plus simplement, que sont ainsi définis les types d'écologies urbaines que les contributeurs à ce livre appellent de leurs vœux, en étroite association avec le type de ville dans laquelle ils imaginent une vie possible et souhaitable.

Nous proposons de revenir brièvement sur chacune des contributions en les regroupant en trois catégories (avec toutes les limites et précautions qu'une telle typologie implique...) :

- un premier groupe de contributions appelle à une écologie urbaine inclusive et participative ;
- un second groupe défend une écologie urbaine bio-diverse et créative ;
- enfin un dernier groupe dessine les contours d'une écologie urbaniste intervenant pour écologiser la fabrique de la ville.

Ce classement est en partie arbitraire du fait, notamment, que certaines contributions alimentent des imaginaires qui relèvent de plusieurs des groupes ébauchés ici. Bien sûr, le travail resterait à poursuivre pour resituer ces visions de l'écologie urbaine

à l'œuvre dans les différentes contributions au sein d'autres travaux développant des imaginaires similaires, proches ou différents.

Vision 1 : une écologie inclusive et participative

Un premier groupe de travaux dessine les contours d'une écologie urbaine participative, dont la pratique cherche à inclure les habitants. Elle rejoint donc en partie la figure de la ville reconnexion identifiée ci-dessus.

La contribution de Sandrine Glatron et ses collègues développe la vision d'une ville future où l'aménagement des espaces verts se ferait en lien étroit avec les visions et préférences des habitants, plutôt qu'en fonction uniquement des catégories savantes préconçues des experts attitrés. L'acceptation des tortues par les scientifiques et les gestionnaires, en dépit de leur « étiquette » d'invasive, témoigne d'une liberté prise par rapport aux normes de l'expertise écologique conventionnelle, par laquelle la fabrique de la ville s'ouvre aux attentes et aux vécus des promeneurs et usagers des parcs. C'est une *forme inter et transdisciplinaire d'écologie urbaine* qui permettrait ainsi d'atteindre un tel futur urbain inclusif et démocratisé.

La contribution de Marine Levé, à partir de ses recherches dans les jardins privés, propose de développer une écologie non seulement *dans*, et *pour* la ville, mais aussi avec les citadins et gestionnaires privés des jardins. Elle aussi porte la vision d'une ville où les savoirs et les normes de connaissance et de gestion de la nature en ville se reconstruiraient en connexion étroite avec les habitants, dans une forme d'*écologie inclusive et impliquée avec la ville et ses habitants*.

Vision 2 : une écologie (bio)-diverse et créative

Un second groupe de contributions appelle à une forme d'écologie urbaine ouverte à la diversité et à la créativité, au sens simultanément biologique et socioculturelle de ces termes : il s'agit de laisser le champ libre aux assemblages, aux évolutions et aux apprentissages des êtres vivants de toute espèce dans une optique

de cohabitation, d'usages et d'interdépendances variées, à rebours des préjugés sur les organismes « nuisibles » ou « invasifs » ou sur les usages interdits ou malvenus de la nature urbaine.

La contribution de Matthew Gandy, qui est passée également, lors du colloque, par la projection du documentaire « *Natura Urbana, the brachen of Berlin* », déploie ainsi la vision d'une ville parsemée d'espaces en friches livrés à l'évolution de la nature spontanée tout autant qu'à la créativité de la diversité des habitants qui les fréquentent – qu'ils soient promeneurs de chiens, joggeurs ou artistes de *street art*. Il développe une vision d'une ville future qui favoriserait la diversité tout à la fois naturelle – la biodiversité des plantes urbaines – et socioculturelle – la diversité des habitants temporaires ou permanents des friches. Cette ville diverse et créative se fabrique en lien avec une écologie urbaine capable de reconnaître, de favoriser et d'encourager les assemblages inattendus, spontanés, et dynamiques d'espèces (sans jugement *a priori* sur les « invasives », les « exotiques » ou les canons d'une esthétique prédéfinie). L'écologie urbaine imaginée par Gandy est de l'ordre d'une « science naturelle de la diversité rudérale ».

La contribution de Julie Scapino pointe l'invention d'un modèle de promenade échappant aux normes esthétiques ou patrimoniales préétablies, pour faire la part belle à des savoirs écologiques valorisant des assemblages de biodiversité urbaine locale et spontanée. Elle appelle à réinventer nos standards de ce que constitue la nature en ville, tout en visant une certaine inclusivité des usages de cet espace de promenade dans un quartier très populaire de Paris. Elle décrit ainsi un processus de refabrication des espaces verts urbains par l'intermédiaire « d'une ingénierie de la biodiversité urbaine demeurant délibérément à distance d'objectifs de contrôle strict et d'esthétique prédéfinie ».

La contribution de Nathalie Blanc réhabilite finalement la présence des animaux, souvent vus comme « nuisibles » en ville, et développe la vision d'une ville future reconnaissant la présence historique des animaux dans le tissu urbain, y compris les insectes ou les rats qui ont façonné le milieu urbain avec ses habitants humains. Cette vision d'une ville future ouverte aux co-histoires

et aux co-devenirs humain/non humain repose sur une « pragmatique écologique des relations entre humains et animaux en ville ».

Vision 3 : une écologisation de l'urbanisme

Dans le dernier groupe de contributions, c'est une variété de projets d'écologisation de l'aménagement urbain et de la gestion de la nature en ville qui se dessinent, à travers les visions d'une écologie urbaine *pour* la ville (Pickett et coll., 2016). La notion d'écologisation renvoie ici à une diversité de projets et de perspectives de gestion urbaine écologisée, allant d'une meilleure gestion des pollutions à une prise en compte améliorée de la biodiversité dans l'aménagement urbain.

La contribution d'Elisabeth Rémy et ses collègues pointe le fait que la pollution des sols demeure largement ignorée et passée sous silence par les projets récents et actuels d'aménagement de nouveaux « écoquartiers », y compris quand ils favorisent l'agriculture ou le jardinage urbain. C'est la vision d'une ville future bâtie dans une meilleure transparence vis-à-vis des citoyens et des habitants, qui émerge de cet appel au développement d'« une socio-histoire des pollutions des lieux ».

La contribution de Sabine Barles revient sur les travaux d'analyse et de quantification des flux de matière occasionnés par l'urbanisation depuis le XIX^e siècle. Elle retrace ainsi l'évolution d'un projet intellectuel et scientifique visant à réintégrer la ville et ses activités dans un bilan écologique quantifié de consommation de ressources et de production de déchets. C'est ainsi une écologie urbaine qui prend la forme d'une « évaluation écologique du métabolisme urbain » dans son rapport avec le « reste » du monde et des ressources naturelles qui se dessine.

L'interview commentée de Pascal Martin et Nicolas Wyler par Joëlle Salomon Cavin décrit la mise en place d'un indice d'écopotentialité qui permet, en amont des décisions d'aménagement, une évaluation et une comparaison quantifiées des formes de biodiversité propres à un site, avant et après son aménagement envisagé. L'indice d'écopotentialité contribue ainsi à une forme d'écologie urbaine inscrite dans la quête technoscientifique

d'un idéal d'« optimisation écologique des opérations de planification et d'aménagement urbains ».

Dans une perspective proche, la contribution d'Audrey Marco et coll. dessine les grandes lignes d'une « écologisation de la planification urbaine », dans laquelle l'enjeu majeur à l'avenir se situe dans la capacité pour les chercheurs et experts écologiques de construire une expertise solide, à même de proposer des solutions crédibles pour influencer l'aménagement urbain vers plus de durabilité.

La contribution de Marine Gabillet et Isabelle Arpin, en décrivant le travail et les émotions des jardiniers de la ville de Grenoble autour d'un inventaire des papillons, pointe vers une possible transformation de la gestion des espaces verts urbains qui permette de favoriser les liens aux plantes et insectes et de valoriser les affects des humains qui en prennent soin. Les autrices appellent ainsi à une forme bien différente d'écologisation de la gestion de la nature urbaine, inscrite dans une quête d'« intensification des relations homme/nature » et de la part d'affect et d'esthétique que ces relations génèrent.

Réimaginer les catégories

Affirmer l'intérêt et la valeur de la nature en ville participe ainsi à remettre en question un ensemble d'imaginaires, de récits et de mythes opposant la pureté des espaces naturels, et celle qu'ils confèreraient à ceux qui les fréquentent, et la perversion propre aux milieux urbains, transmettant maladies et faiblesse d'âme aux citadins amollis². Par contraste avec l'idée d'une ville qui constituerait une catastrophe pour la nature, toutes les figures et visions que nous avons esquissées participent à la construction d'un imaginaire positif de la ville dans les sciences de la vie

2. Cet imaginaire est particulièrement manifeste dans le célèbre récit de l'autrice suisse Johanna Spyri à la fin du XIX^e siècle dans lequel Clara, l'amie de Heidi malade des miasmes urbains, retrouve la santé lors de son séjour en montagne, dans des alpages idéalisés, éloignés de toute mauvaise influence citadine. Ce récit est teinté de primitivisme, c'est-à-dire du mythe d'une nature pure qui aurait la capacité de tenir à distance ou même de guérir des diverses perversions et contaminations associées à la vie en ville.

en général. L'écologie scientifique y apparaît désormais loin d'une « *anti-urban affair* » comme la qualifiait dans les années 1990, le botaniste Ludwig Trepl (1996) qui affirmait dans le même temps que l'écologie urbaine ne pouvait être qu'une science qui chercherait à lutter contre « l'inhospitalité » de la ville.

Les imaginaires renouvelés de la ville qui ressortent de cet ouvrage s'inscrivent ainsi non seulement en contrepoint des tendances de l'écologie scientifique à considérer la ville comme l'antithèse de la naturalité, mais plus largement, à l'encontre d'une perspective héritée de la modernité, faisant de la ville un monde artificiel et dont la vraie nature est exclue (voir notamment Kaika, 2005). Alors que le discours des Lumières identifiait comme une qualité cette présumée artificialité de la ville, le romantisme d'un Rousseau et les désordres de la Révolution industrielle en feront la source de l'urbaphobie occidentale (Salomon Cavin & Marchand, 2010). Cette détestation urbaine aura toujours comme pendant l'idéalisation d'un ailleurs « naturel ».

Jens Lachmund, en conclusion de son ouvrage *Greening Berlin* (Lachmund, 2012) avait aussi déjà souligné combien l'écologie urbaine, telle qu'initiée à Berlin dans les années 1950 par Herbert Sukkop (voir le chapitre de M. Gandy dans cet ouvrage), s'éloignait de l'image traditionnelle de la ville comme opposée à la nature. Il montrait au contraire que la ville autorisait le développement de formes spécifiques, et « appréciables » pour elles-mêmes, de naturalité :

Since Sukkop's programmatic writings, it has been the mantra of Berlin's urban ecology that there was no opposition between nature and the city, and that the full spectrum of biotopes in the city should be valued [...] the city figured not as destructive force but as a structuring principle that allowed nature to evolve in new spatial forms. Urban ecology invited its audiences to look differently at the city and thereby to cherish the resilience of nature (p. 225).

Dans le sillage de l'école de Berlin, il ressort que les tenants de l'écologie urbaine remettent finalement en cause la construction imaginaire des catégories de ville et de nature, dont l'opposition est au cœur du grand partage nature/culture décrit par Philippe Descola (2015).



Figure 2. Image extraite de *l'Arche de Barbapapa*.

© Tison et Taylor, 1974, p. 19-20

Cette opposition des catégories de ville et de nature est particulièrement bien illustrée par cette image tirée de l'épisode intitulé *l'Arche de Barbapapa* (Tison & Taylor, 1974, p. 19-20) des aventures de la sympathique créature rose : la ville y est représentée comme un milieu pollué, minéral, sans végétation dont l'expansion détruit la nature ; à l'inverse, la nature y est présentée idéalisée comme une sorte de jardin d'Éden, un milieu sans traces humaines et très harmonieux (Fig. 2). La muraille construite par Barbapapa illustre quant à elle à merveille la politique de conservation de la nature comme tentative d'épargner les espaces naturels qui n'ont pas encore été anéantis par l'urbanisation et l'industrialisation, et qui scelle ainsi finalement la séparation ville/nature. Veine tentative d'ailleurs puisque, dans cet épisode, la ville va tout envahir et détruire toute trace de nature. Fort heureusement, la suite des aventures de Barbapapa dans les pages suivantes offre déjà place à une remise en cause de cette représentation dualiste et manichéenne du rapport ville/nature puisque, à la fin de l'histoire, les citoyens, comprenant leurs erreurs, vont changer la ville pour la rendre plus propre, naturelle et verdoyante.

Suivant une trame quelque peu similaire mais beaucoup moins uniforme et nettement plus diversifiée et plurielle, les logiques de production de connaissances de l'écologie urbaine décrites, ou promues, par les différent-e-s auteur-e-s qui ont contribué à cet ouvrage, nous invitent, « par-delà » (Descola, 2015) cette opposition entre nature et ville, à nous projeter vers des ontologies qui hybrident ces catégories et font de la ville un milieu, certes très spécifique, très fréquenté, très modifié et souvent très intrigant mais, naturel à part entière.

Bibliographie

- BOTKIN Daniel B. & BEVERIDGE Charles E., 1997, « Cities as environments », *Urban Ecosystems*, vol. 1, n° 1, p. 3-19.
- COLLINS James, FAGAN William, GRIMM Nancy, HOPE Diane, KINZIG Ann, Wu Jianguo & BORER Elizabeth T., 2000, « A New Urban Ecology », *American Scientist*, vol. 88, n° 5, p. 416.
- DEBARBIEUX Bernard, 2015, *L'espace de l'imaginaire : Essais et détours*, Paris, CNRS.
- DESCOLA Pierre, 2015, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- GABERELL Simon & SALOMON CAVIN Joëlle, 2016, « Une plage à Genève. Oui, mais quelle plage ? : Les référentiels naturalistes en débat », *Projets de paysage*, vol. 13, Dossier thématique « La biodiversité en question », disponible en ligne sur : http://www.projetsdepaysage.fr/fr/une_plage_gen_ve_oui_mais_quelle_plage_ [consulté le 28/04/2021].
- HALL Damon M., CAMILO Gerardo R., TONIETTO Rebecca K., OLLERTON Jeff, AHRNÉ Karin, ARDUSER Mike, ... THRELFALL Caragh G., 2017, « The city as a refuge for insect pollinators », *Conservation Biology*, vol. 31, n° 1, p. 24-29.
- HOBBS Richard J., ARICO Salvatore, ARONSON James, BARON Jill S., BRIDGEWATER Peter, CRAMER Viki A., ... ZOBEL Martin, 2006, « Novel Ecosystems: Theoretical and Management Aspects of the New Ecological World Order », *Global Ecology and Biogeography*, vol. 15, n° 1, p. 1-7.
- KAIKA Maria, 2005, *City of Flows: Modernity, Nature, and the City*, New York, Londres, Routledge.

- LACHMUND Jens, 2012, *Greening Berlin: The Co-Production of Science, Politics, and Urban Nature*, Cambridge, The MIT Press.
- MABEY Richard, 1973, *The Unofficial Countryside*, Dorset, Collins.
- MORIZOT Baptiste, 2016, *Les diplomates : Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Éditions Wildproject.
- PICKETT Steward T. A., CADENASSO Mary L., CHILDERS Daniel L., McDONNELL Mark J. & ZHOU Weiqi, 2016, « Evolution and Future of Urban Ecological Science: Ecology in, of, and for the City », *Ecosystem Health and Sustainability*, vol. 2, n° 7, <https://doi.org/10.1002/ehs2.1229>.
- PLANCHUELO Greg, VON DER LIPPE Moritz & KOWARIK Ingo, 2019, « Untangling the role of urban ecosystems as habitats for endangered plant species », *Landscape and Urban Planning*, vol. 189, p. 320-334.
- PRÉVOT Anne-Caroline, CHEVAL Helene, RAYMOND Richard & COSQUER Alix, 2018, « Routine experiences of nature in cities can increase personal commitment toward biodiversity conservation », *Biological Conservation*, vol. 226, p. 1-8.
- RIVKIN L. Ruth, SANTANGELO James S., ALBERTI Marina, ARONSON Myla F. J., DE KEYZER Charlotte W., DIAMOND Sarah E., ... JOHNSON Marc T. J., 2018, « A roadmap for urban evolutionary ecology », *Evolutionary Applications*, vol. 12, n° 3, p. 384-398.
- SALOMON CAVIN Joëlle & MARCHAND Bernard (éds.), 2010, *Antiurbain: Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, PPUR.
- SCHILTHUIZEN Menno, 2019, *Darwin Comes to Town: How the Urban Jungle Drives Evolution*, New York, Picador USA.
- SHOTWELL Alexis, 2016, *Against purity – Living in ethically compromised times*, Minneapolis & Londres, University of Minnesota Press.
- SOANES Kylie & LENTINI Pia, 2019, « When cities are the last chance for saving species », *Frontiers in Ecology and the Environment*, vol. 17, n° 4, p. 225-231.
- TAYLOR Charles, 2002, « Modern Social Imaginaries », *Public Culture*, vol. 14, n° 1, p. 91-124.
- TISON Annette & TAYLOR Talus, 1974, *L'arche de Barbapapa*, Paris, Les livres du dragon d'or.
- TREPL Ludwig, 1996, « City and ecology », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 7, n° 2, p. 85-94.
- WU Jiango, 2014, « Urban ecology and sustainability: The state-of-the-science and future directions », *Landscape and Urban Planning*, vol. 125, p. 209-221.